

étoile dans le ciel noir de nos désastres. Et l'évidence imposera à l'histoire cette conclusion : " Si seulement la moitié de l'armée eut été semblable à l'héroïque et chrétienne Légion, la France était sauvée et triomphante."

Tout en approuvant le fond de ces pensées, auxquelles M. de Montagu revenait constamment, avec la persistance extrême particulière à certains vieillards, l'abbé de Musy se demandait s'il n'y avait point une part considérable de rêve, d'idée fixe et de chimère, dans les affirmations quasi-dogmatiques et les semi-prophéties que formulait son parent, affaibli par l'âge et par la maladie.

Les Prussiens occupaient en ce moment un tiers du territoire. La presque totalité de notre armée régulière était prisonnière au delà du Rhin ou tenue captive, dans la ville de Metz. Paris était investi. Les troupes allemandes avaient marché devant elles, d'étape en étape, sans rencontrer un seul échec et sans qu'un seul de leurs régiments eut été obligé de reculer d'un pas. À la place des bataillons de Crimée et d'Italie, nous n'avions que de pauvres recrues inexpérimentées, dirigées par un gouvernement de hasard. Telle était la situation.

Maintenant c'est à nous deux, reprit un jour M. de Montagu, en forme de conclusion, d'accomplir notre devoir. Il nous faut tenter de sauver notre patrie et de changer la fortune de nos armes.

Ainsi parla au pauvre prêtre misérablement paralysé et immobile dans son fauteuil roulant, ainsi parla le malade qui n'avait plus qu'un souffle de vie.

En entendant un propos, si totalement extraordinaire, l'abbé de Musy leva sur son interlocuteur un regard étonné et légèrement inquiet :

— Hélas ! que pouvons-nous faire, vous et moi, sinon prier ?

— C'est déjà combattre, répondit gravement le vieux gentilhomme. Mais nous pouvons agir.

— Et de quelle manière ?

La bienheureuse Marguerite-Marie a écrit ces consolantes paroles : Le Sacré-Cœur sauvera la France ! . . . Eh bien ! l'instant prédit est peut-être venu, car la France semble vraiment menacée de périr. Essayons donc de mettre dans les mains de nos soldats, et à la tête de nos combattants, le véritable étendard chrétien, portant, brodé dans ses plis, l'emblème vénéré du Cœur de Jésus-Christ. Faisons tout pour cela : par nous-mêmes, par nos amis, par nos relations ; et envoyons ce drapeau à Paris, afin qu'il flotte, en témoignage de la foi de la France, sur les murs de notre capitale assiégée.

(*A suivre.*)

H. LASSERRE.

